

AMANTS CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE ARABE.

OROUA ET AFRA.

On lit dans le célèbre recueil intitulé : *Ketab el Ar'dni* (le Livre des chansons) :

Oroua (poète du temps des *Omeiades*), fils d'*H'izam*, était encore enfant lorsqu'il perdit son père. Son oncle paternel, *I'kal*, fut chargé de sa tutelle, et Oroua grandit dans sa maison, partageant les jeux de sa cousine *Afra*, qui était du même âge que lui. Une vive et réciproque affection unit bientôt les deux enfants ; ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, et tous deux menaient aux pâturages les troupeaux d'*I'kal*, qui, loin de s'opposer à cette intimité, l'encourageait en disant à son pupille : « Réjouis-toi, Oroua ! si » plaît à Dieu, *Afra* sera ta femme. »

La mère d'*Afra*, cependant, femme ambitieuse et avare, ne voyait pas du même œil les projets de son mari : elle voulait pour sa fille un époux qui pût l'acheter par une riche dot. Bientôt, *Afra*, devenue grande, dut renoncer à la société de son cousin pour vivre exclusivement avec les femmes ; et Oroua, de son côté, entra dans la société des hommes. Cette séparation, jointe à la crainte du mauvais vouloir de sa tante, accabla Oroua. Ne pouvant la supporter patiemment, il alla trouver une sœur de son père, nommée *Hind*, pour s'en faire un auxiliaire auprès d'*I'kal* :

— Ma bonne tante, lui dit-il, jusqu'à ce jour, je n'osais vous faire part de mes peines, quelque vif qu'en fût mon désir ; j'aime *Afra*, ma cousine ; aidez-moi à l'obtenir. *Hind* s'intéressa aux amours d'Oroua et s'empressa d'aller trouver son frère *I'kal*.

— Frère, lui dit-elle, je viens te demander une faveur, accorde-la moi et que Dieu te récompense.

— Parle, lui répondit *I'kal*, ma sœur n'a pas à attendre de refus.

— Eh bien ! reprit *Hind*, il faut donner *Afra* au fils de notre frère.

— Certes, répondit *I'kal*, Oroua n'a rien qui puisse le faire repousser pour gendre, mais il est pauvre et, de plus, bien jeune encore ; attendons quelque temps.

Cette réponse, rapportée à Oroua, calma quelque peu ses alarmes. Une année se passa ainsi ; Oroua était alors un homme et *Afra* brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Un riche

de la tribu la demanda en mariage. A cette nouvelle, Oroua désespéré accourut chez son oncle, lui rappela les liens du sang qui l'unissaient à lui et lui donnaient un droit de préférence. Mon oncle, ajouta-t-il, je suis votre enfant, j'ai grandi sous votre tutelle, si vous accueillez la demande d'un rival, vous me tuez; vous versez vous-même mon sang; ce sang, qui coule aussi dans vos veines, doit être sacré pour vous; ah! je vous en conjure! ne m'arrachez point ainsi la vie.

I'kal, tout attendri, dit à Oroua: Mon cher neveu, tranquillise-toi, je ne donnerai point Afra à un autre; cependant, vois ta position, tu es sans ressources; moi-même, je suis voisin de la gêne, et la mère d'Afra, tu le sais, veut une dot; cherche donc les moyens d'en trouver une; invoque Dieu, puisse-t-il te l'accorder!

Oroua alla chez la mère d'Afra, la flatta, la caressa le plus qu'il put; mais rien n'y fit, ni larmes, ni prières. Cette femme avide exigea une dot dont la moitié lui serait livrée avant la noce. Oroua n'eut d'autre parti à prendre que de promettre de se la procurer. Il se rappela qu'il avait un cousin fort riche dans le pays de Rey et songea à s'adresser à lui; il fit ses apprêts de voyage et obtint de sa tante et de son oncle qu'ils ne marieraient point Afra avant son retour. La nuit qui précéda son départ, il la passa, tout entière, auprès de sa cousine et de ses compagnes. Tous deux s'entretenaient de leurs amours, partagés entre la crainte et l'espérance. Au matin, Oroua fit ses adieux à Afra et à sa tribu, et se mit en route, accompagné de deux de ses amis de la tribu d'Holeil; ils pressèrent l'allure des chameaux, afin d'abrégier leur long voyage.

Oroua, pendant la route, ne pensait qu'à sa maîtresse. Vainement ses deux amis le questionnaient-ils pour le distraire: il ne les entendait point. Cependant, ils arrivèrent dans le pays de Rey; Oroua reçut de son cousin l'accueil le plus cordial, et bientôt il put repartir, ayant reçu, en cadeau, des vêtements et cent chameaux. Mais, pendant son absence, un riche syrien, attaché à la personne du calife Oméiade, était arrivé dans la tribu d'Afra; il avait égorgé des chameaux, fait des largesses, invité la tribu à ses festins. Il vit Afra; elle lui plut: il demanda sa main. I'kal s'excusa sur les engagements qu'il avait pris avec son neveu. L'étranger insista en promettant une riche dot; I'kal demeura ferme dans son refus. Alors, l'étranger eut recours à la mère, et n'eut pas de peine à exciter sa cupidité et à la mettre dans ses intérêts. Cette femme prit à part son mari, l'accabla d'insistances, en lui disant: Que

trouvez-vous donc de si beau dans Oroua, que vous séquestriez ainsi ma fille pour lui seul, tandis qu'aujourd'hui la fortune vient frapper à sa porte. Par Dieu ! que savez-vous si Oroua est encore de ce monde ? Peut-être est-il mort, et, en supposant qu'il revienne, rapportera-t-il cette dot qu'il s'est engagé à fournir ? Vous allez, je le vois, priver notre fille d'une belle fortune présente et sûre ! Elle ne cessa ainsi d'obséder I'kal jusqu'à ce que, fatigué de la lutte il dit :

Eh bien, soit, si le syrien me redemande encore ma fille, je la lui accorderai. La mère d'Afra ne perdit point un instant pour informer le syrien de son succès. Celui-ci, dès le matin, fit égorger des chameaux et invita la tribu à un somptueux festin. Afra et les siens étaient au nombre des convives ; vers la fin du repas le syrien renouvela sa demande, et I'kal l'ayant accueillie, le mariage fut conclu, la dot payée et Afra livrée à son époux. Avant d'entrer dans la tente de son mari, Afra, en proie à la douleur, chanta son infortune dans des vers pleins de sensibilité.

Trois jours après, elle partit pour la Syrie. Cependant I'kal imagina de tromper Oroua sur le sort de sa maîtresse : pour cela il découvrit un vieux tombeau qu'il débarassa des ronces et des broussailles et dont il remua la terre, puis il pria la tribu de lui garder le secret sur le mariage d'Afra. Quelques jours après, Oroua revint de son voyage ; I'kal lui annonça qu'Afra était morte, le mena à ce tombeau ainsi préparé. A cette vue, le malheureux Oroua fut en proie au désespoir ; pendant plusieurs jours, on ne put l'arracher à cette fatale tombe. Enfin, une jeune fille de la tribu, touchée de tant de douleur, lui révéla la supercherie d'I'kal et le départ d'Afra pour la Syrie.

Oroua, instruit de la vérité, prit aussitôt des vivres et une chameau et partit à la hâte pour revoir une fois encore celle qu'il aimait tant. A son arrivée en Syrie, il s'informa du mari d'Afra, alla le trouver et se présenta à lui comme un de ses parents éloignés. Le syrien l'accueillit généreusement et Oroua reçut l'hospitalité dans sa maison. Il espérait trouver une occasion de voir Afra qui vivait dans le harem de son époux.

Plusieurs jours après son arrivée, alors qu'on lui laissait toute la liberté d'un hôte habituel, il prit à part une des jeunes filles qui servaient dans la maison et lui dit : Voudrais-tu, jeune fille, me rendre un service ?

Je le veux bien, répondit-elle.

Eh bien, dit Oroua, porte cet anneau à ta maîtresse.

Fi donc ! dit la servante, c'est bien mal ce que vous me proposez là, ne rougissez-vous point de me parler ainsi ?

Oroua se tut pendant quelques jours, puis il revint à la charge en disant à la jeune fille : Apprends donc qu'Afra est ma cousine, et que, par Dieu, nous sommes l'un pour l'autre ce qu'il y a de plus cher au monde. Jette donc cet anneau dans le vase où tu verses le lait que boit ta maîtresse à son déjeuner; et, si elle se fâche, en le voyant, dis-lui : Votre hôte a déjeuné ce matin avant vous, peut-être a-t-il laissé tomber cet anneau dans le vase.

La servante se laissa gagner et fit comme Oroua lui avait indiqué.

Lorsque Afra eut bu son lait, elle aperçut l'anneau au fond du vase et le reconnut aussitôt. Des larmes jaillirent de ses yeux et, d'une voix mêlée de sanglots, elle dit à la jeune fille : Ah ! dis-moi la vérité, qui a mis là cet anneau ? La jeune fille raconta à sa maîtresse ce qui s'était passé ; et quand rentra le mari, Afra courut à lui et lui dit : Savez-vous quel hôte est descendu chez vous ? — Oui, dit le mari, c'est un tel fils d'un tel. Il répétait le nom qu'avait pris Oroua quand il s'était présenté chez lui. — Non certes, dit Afra, votre hôte est Oroua fils d'Hizam, mon cousin, mon fiancé. S'il vous a caché son nom, c'est qu'il n'a point osé se découvrir à vous.

Suivant un autre récit, Oroua avait été reconnu par un parent du mari qui était venu le trouver et lui avait dit : Cousin, laisserez-vous longtemps dans votre maison ce chien qui la souille ?

— Qui donc voulez-vous dire ? avait répondu le mari.

— Votre hôte, Oroua ben Hizam, avait repris l'autre.

Le mari d'Afra, indigné qu'on traitât ainsi le cousin de sa femme, répondit : Ah ! si mon hôte est Oroua, qu'il soit le bien venu, c'est alors vous qui êtes le chien et lui est un parent digne de tous mes égards par la noblesse de son cœur. En même temps il fit appeler Oroua, lui fit des reproches de n'avoir pas eu assez de confiance en lui pour lui dire son nom et l'objet de sa visite ; puis il ajouta : Soyez ici le bien venu, que ma demeure soit la vôtre pour toujours ; ensuite, il sortit et le laissa seul avec Afra. Cependant, il chargea un esclave d'épier leur conversation et de la lui rapporter à son retour.

Lorsque les deux amants furent seuls, ils éclatèrent en plaintes amères contre la destinée ; longtemps ils ne purent que gémir

ensemble; des larmes brûlantes inondaient le visage d'Oroua. Afra voulut alors lui offrir du vin qui égaie par l'oubli qu'il amène, mais Oroua le refusa en disant : O ma chère Afra, depuis que je suis né, mes entrailles sont pures de souillure. Certes, si j'étais capable d'admettre le mal, toi seule aurait pu m'y faire succomber, car tu étais ma seule félicité sur la terre. Depuis que je t'ai perdue, tout espoir de bonheur s'est évanoui et ma vie s'est retirée de moi; et maintenant me voilà confus des bontés de l'homme généreux qui te possède, et je ne saurais rester ici plus longtemps, sans rougir devant lui. Je vais donc m'en retourner où la mort m'attend. A ces mots, tous deux fondirent en larmes et Oroua se retira désespéré.

Quand le mari rentra, l'esclave lui rapporta ce qui s'était passé; il en fut tout ému et courant à Afra il lui dit : Il faut, chère Afra, empêcher ton cousin de partir. Ah! répondit-elle, rien ne saurait le retenir; par Dieu, Oroua est un noble cœur, il a trop d'honneur pour rester parmi nous, après tout ce qui s'est passé entre vous deux. Mais le mari voulut tenter encore un effort; il fit appeler Oroua et lui dit : Frère, je sais tout, restez, ne courez point à votre perte, Dieu vous le défend, craignez-le; quant à moi, j'en atteste Dieu, je ne m'oppose point à votre union avec Afra, et si vous le voulez, je me séparerai d'elle pour qu'elle soit à vous.

Oroua, touché de tant de générosité, l'en remercia avec effusion, mais il ajouta : Mon amour pour elle, il est vrai, fait mon malheur ici bas, et pourtant je veux roidir mon âme contre ma douleur; aussi bien le désespoir finira-t-il par me délivrer de mes tourments. J'ai des affaires qui m'obligent à retourner dans mon pays; si j'ai assez de force pour triompher de moi-même, j'y resterai, si non je reviendrai vers vous pour ne plus vous quitter.

Afra et son mari cédèrent, quoique à regret; ils comblèrent Oroua de présents, préparèrent ses provisions de route, l'accompagnèrent un peu loin, puis on se sépara. Oroua continua sa route, mais bientôt la douleur revint plus vive que jamais, bien qu'elle semblât s'être apaisée avant le départ. A chaque instant, il se sentait défaillir; alors il essuyait son visage avec un voile qu'Afra lui avait donné, et le contact de ce tissu le ranimait pour un moment. C'est dans cet état qu'il fut rencontré par un *Arraf* (médecin, sorcier) de l'Iemama, nommé Ebn Mekhoul; celui-ci s'assit près de lui, l'interrogea sur le mal qu'il ressentait, et Oroua lui répondit par des vers empreints de sensibilité et de désespoir. C'est dans cette pièce qu'il dit :

Je dis à l'*arrafa* de l'emama : guéris moi. Si tu me guéris, tu seras vraiment un médecin. — Frère ! je ne suis ni fou ni possédé ; mais c'est la perfidie d'un oncle qui cause mes maux. — O mes entrailles, je les sens brûler et se consumer par lambeaux comme une chair que le chirurgien cautérise. — O soirée ! l'absence ou la présence d'Afra n'altèrent point ta sérénité ! — O soirée ! le passé fuit derrière moi sans retour, et devant moi je ne vois plus l'amour qui m'appelle. — Hélas ! l'amant qui s'éloigne n'a plus droit à l'amour. — J'en atteste Dieu ! jamais je ne t'oublierai, ô Afra ! tant que soufflera l'Eurus ou le vent du midi. — A ton souvenir je sens entre ma chair et mes os ramper un mal qui me fait défaillir.

Puis, il adressa à ses deux amis des Beni Holeil qui l'avaient accompagné dans son long voyage d'autres vers dans lesquels il exhalait ses plaintes d'une manière touchante. Trois de ces vers ont été mis en musique par le musicien Aboul Obeïs Ibn Hamdoun, ce sont ceux où il dit :

Le fardeau des peines que j'endure pour Afra ferait fléchir la cime élevée des montagnes. — Oh mon Dieu ! aidez-moi à supporter ce que depuis longtemps je souffre pour Afra. — Mon cœur s'agite dans mon sein comme si un kata (1) l'emportait accroché au bout de son aile frémissante.

Les récits varient sur la mort d'Oroua ; certains disent qu'après avoir quitté Afra, il essaya vainement de poursuivre sa route ; la douleur le tua, lorsqu'il était encore à trois journées de sa tribu.

D'après Abouzeid, Oroua, retourna dans sa tribu, mais déjà son corps était ravagé par la souffrance. Il se traînait jusqu'aux lieux où Afra avait coutume d'aller abreuver les troupeaux, et là, se roulait sur le sol que les pieds de sa maîtresse avaient foulé. Il ne tarda pas à succomber.

Voici le récit de sa mort d'après *En-Noman ben Bechar* : « J'avais été chargé par Otmân, dit-il, de la perception de l'impôt (*sadaka*) et je passais, mes opérations terminées, par le territoire de la tribu d'Oroua, lorsque je rencontrai une maison isolée vers laquelle je me dirigeai. A l'entrée, était un jeune homme couché, et derrière lui une vieille femme : je saluai le jeune homme qui me rendit mon salut d'une voix éteinte. Je lui demandai alors quel mal le tourmentait ; il me dit, et sa voix était mourante : « Mon cœur s'agite dans mon sein comme si le kata l'emportait accroché au bout de son aile frémissante » Et il me récita les vers bien connus où il

(1) *Kat'a*, perdrix du Désert. — N. de la R.

dépeint le mal qui le dévore. Puis, j'entendis comme un faible sanglot dans lequel passa toute son âme; et je dis à la vieille femme qui le gardait : Qu'êtes-vous par rapport à ce jeune homme? — Je suis sa mère, me dit-elle. — Je repris en lui disant : Il me semble qu'il vient de passer. — Vraiment, dit-elle, on le dirait; et, se levant à la hâte, elle regarda au visage du jeune homme et s'écria : Par le Dieu de Mohammed, il a expiré! — Je dis alors : Mais quel est donc ce jeune homme? C'est Oroua ben Hizam, me répondit-elle : l'infortuné, c'est l'amour qui l'a tué : voilà tantôt un an qu'il ne parlait plus; ce matin seulement, il s'est traîné vers moi et m'a adressé ces deux vers :

O femmes de ma famille qui devez pleurer à mon dernier jour, c'est aujourd'hui que la mort vient me saisir. — Venez ! faites retentir vos chants funèbres; hélas ! je ne pourrai les entendre lorsque, emporté dans la bière, je dominerai les têtes de la foule.

Lorsque Afra, apprit la mort d'Oroua, elle demanda à son mari l'autorisation de faire, en son souvenir, les lamentations funèbres usitées chez les Arabes. Pendant trois jours, elle ne cessa de le pleurer et de répéter des vers qu'elle avait improvisés pour déplorer cette perte; enfin, le quatrième jour, Afra expira aussi de douleur (1).

Le *Ketab el Ar'ani* renferme dans son douzième volume d'autres détails et plusieurs morceaux de poésie composés par Oroua.

A. GORGUOS.

(1) Ce touchant récit causera, sans doute, une extrême surprise au lecteur qui connaît à fond les mœurs arabes de nos jours. Celles-ci, on le sait, ne brillent point par la générosité, la pureté et la délicatesse des relations entre les sexes. Si donc l'amour platonique d'Oroua et d'Afra n'est pas lui-même une exception de leur époque, il faut avouer que les enfants d'Ismaël ont singulièrement dégénéré sous ce rapport. — N. de la R.